

JUSTIN  
CARTWRIGHT

# La promesse du bonheur

roman traduit de l'anglais  
par France Camus-Pichon

**Jacqueline  
Chambon**



## PRÉSENTATION

Charles Judd arpente la plage de son village de Cornouailles en méditant sur le tour pris par son existence. Daphné, son épouse, se débat avec la dernière recette de poisson à la mode, tentative désespérée pour contrôler au moins un pan de sa vie. Deux de leurs enfants s'en sont sortis – plus ou moins. Mais tous les quatre se remettent difficilement du choc causé par la détention, dans l'État de New York, de Juliet, la fille prodigue, reconnue complice du vol d'une œuvre d'art. Pour Charles, depuis, c'est comme s'il avait perdu toute sa famille. Mais avec la libération de Juliet, les Judd sont sur le point d'être réunis, et les blessures se rouvrent.

Comparé outre-Manche à *Expiation* de Ian McEwan et aux *Corrections* de Jonathan Franzen, *La Promesse du bonheur* dresse le portrait acerbe et subtil d'une famille en crise. Par son sens du trait, son art de la mise en scène et une écriture aussi précise qu'élégante, Justin Cartwright s'y affirme comme l'un des plus fins romanciers anglais contemporains.

JUSTIN CARTWRIGHT

*Justin Cartwright vit à Londres. Il a écrit de nombreux romans et s'est vu décerner les récompenses les plus prestigieuses (le Whitbread Award et le Hawthornden Prize, notamment). Son dernier roman, L'Argent des autres, paraît en 2014.*

Titre original :

*The Promise of Happiness*

Éditeur original :

Bloomsbury

© Justin Cartwright, 2004

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03120-6

JUSTIN CARTWRIGHT

# La promesse du bonheur

roman traduit de l'anglais  
par France Camus-Pichon

Éditions **Jacqueline Chambon**



*à Penny*



*Je suis le visage de la famille ;  
La chair périt, je survis,  
Projetant traits et traces  
À travers les âges,  
Surgissant çà et là  
Pour déjouer l'oubli.*

THOMAS HARDY

*Depuis quand le bonheur est-il un sujet de roman ?*

JOHN UPDIKE



## Prologue

Un homme de soixante-huit ans pisse sur les minuscules coquillages d'une plage de Cornouailles.

Une femme de soixante-quatre ans tente de lever les filets d'un maquereau dans la cuisine sombre d'une maison aux murs blanchis à la chaux et au toit d'ardoise.

Une jeune femme de vingt-trois ans participe au tournage d'un film publicitaire dans un studio de Shepperton, près de Londres.

Un homme de vingt-huit ans loue une voiture à l'agence Alamo Rentals de Buffalo-Niagara, dans l'État de New York.

Une femme de trente-deux ans, ses bagages faits, est assise sur son lit de la prison fédérale de Loon Lake, dans l'État de New York.

Voilà les Judd, autrefois londoniens et aujourd'hui dispersés, mais, telles des feuilles tourbillonnant au vent, sur le point d'être à nouveau réunis.



Charles Judd se promène presque chaque jour sur la plage depuis quatre ans. Le froid – c’est le printemps, mais on gèle – lui donne envie de pisser toutes les cinq minutes. Lorsqu’il quitte la maison où Daphné fait des efforts héroïques pour réussir les recettes du livre de Rick Stein, il se soulage souvent dehors. Il n’y a personne dans les parages, et ça le rassure de savoir qu’une fois sorti de chez lui, il peut satisfaire ce besoin naturel où bon lui chante. Son jet n’a plus la force de la jeunesse, bien sûr, et il faut surveiller la direction du vent, mais ça le tranquillise. Du temps où il était jeune et pissait avec arrogance dans les urinoirs de chez Fox & Jewell, il arrosait vigoureusement les mégots ou les blocs désodorisants de couleur bleue dans leur support en plastique. Ils brillaient d’un éclat artificiel et répandaient un parfum de pinède tout aussi artificiel. Pourquoi sentent-ils encore plus mauvais que les odeurs qu’ils sont censés masquer ? Les taxis londoniens empestent la résine à cause du sapin de Noël miniature suspendu à leur rétroviseur. Lorsqu’il faisait laver sa voiture de fonction, Charles avait beau insister auprès d’Arnie Prince, le responsable du parc automobile, pour qu’elle ne soit ni lustrée ni vaporisée avec une bombe “Fruits de la forêt” ou “Conifères bavarois”, elle revenait toujours empuantie. *Que voulez-vous, monsieur Judd, ce sont des Nigériens ! La prochaine fois, j’essaie le tam-tam.* Arnie Prince était un marrant.

À cette période de l’année, la plage sent la marée. L’air même est saturé de relents de poisson, d’iode, de moules en

décomposition. Un chalutier dépasse les récifs de la Doom Bar pour rentrer au port, suivi de mouettes venues se nourrir à l'œil. Ce spectacle émeut toujours autant Charles : les fondamentaux de la pêche n'ont pas changé ; les poissons luisants agonisent dans leurs casiers ; les pêcheurs lancent leurs filets par-dessus bord. Pourtant, la file de petits bateaux trapus qui remonte le Camel Estuary le touche moins qu'à son arrivée sur cette côte. Il tente d'imaginer son dernier souffle, le dernier paysage qu'il embrassera du regard. (Encore qu'on "n'embrasse" pas du regard un paysage au sens où il le croyait : d'après les scientifiques, le cerveau agence les images à son gré et on n'y peut rien.)

Non, il n'embrassera pas du regard *Padstow Belle* ou *The Cornish Princess* remontant lentement l'estuaire. Il voudrait chasser ces pensées désespérantes. Le cœur serré, il se rappelle la dernière fois qu'il a baisé sans retenue avec une jeune femme – une stagiaire de chez Fox & Jewell, avec laquelle, pendant quelques semaines, il avait allégrement fait l'amour au bureau après la fermeture. Il était si heureux ; elle aussi, d'ailleurs.

– Hein que c'est bon ? disait-il.

– Avec toi, oui.

– Allons, avoue que tu aimes ça, avec ou sans moi.

– D'accord, j'aime baiser, mais j'ai quelqu'un dans ma vie, tu sais.

Il savait. C'était vingt-trois ans plus tôt. Il suit le sentier qui traverse les dunes, dépasse le dixième trou du terrain de golf, se dirige vers l'église jadis encerclée par les dunes. Une bourrasque monte de l'estuaire et il se réfugie sous le porche de l'enclos paroissial. L'église a encore l'air à moitié ensablée, comme si on l'avait dégagée juste assez pour laisser entrer les paroissiens par la porte et la lumière par les vitraux. Il y va de temps à autre, parce que Daphné s'est portée bienveillante pour la fleurir et faire la quête. Un jour, il s'est chargé de l'âne à la kermesse de la paroisse. L'animal est parti au trot et Charles a couru près de lui en tenant la main de l'enfant qui hurlait sur son dos. Quand l'âne a voulu passer sous une clôture, il a récupéré la fillette juste à temps. Daphné était horrifiée : *Mon Dieu, tu n'es vraiment bon*

à rien. *Tu me fais honte. On te demande juste de conduire un âne, et avec toi ça tourne au western.* Certes, il avait tenté de mettre un peu d'animation en faisant trotter l'animal, mais cette créature biblique, aussi osseuse et poussiéreuse que bardée de principes, en avait pris ombrage. (Plus personne n'emploie d'expressions comme "prendre ombrage".) Les parents de l'enfant aussi en avaient pris ombrage : *Tu aurais pu la tuer, connard!* lui avait lancé un petit homme ventripotent avec l'accent de la région. Inutile de protester : s'il n'avait pas récupéré la fillette juste avant que l'animal passe sous la clôture, le pire aurait pu arriver. Les ânes sont trop imprévisibles pour qu'on leur confie des enfants. Jésus se déplaçait à dos d'âne. Un moyen de transport approprié pour un homme si humble. Sans doute n'essayait-il pas de lui faire accélérer l'allure. Au printemps dernier, Charles devait partir en voyage organisé à Jérusalem et en Terre sainte avec Daphné, mais la situation en Israël s'était détériorée. On leur a rendu leur acompte. Peut-être iront-ils une fois le calme revenu.

Sous le porche de l'enclos paroissial, il voit le petit chalutier batailler pour rejoindre Bray Hill le long du chenal qui n'est, à marée basse, que le lit de la rivière, un fil noir dans l'eau, pareil à celui qu'on retire aux homards achetés chez le poissonnier. Au début, Daphné et lui jubilaient : *Tu as vu, on mange du homard une ou deux fois par semaine!* Certains aliments semblent ennobler le consommateur, comme le saumon avant l'aquaculture. Celui-ci est désormais bon marché, gluant, vaguement mutant. Et désormais, ils ne mangent de homard que s'ils ont des invités.

Des rideaux de pluie remontent l'estuaire. Un lien se crée entre toute cette eau – l'estuaire, la pluie battante, le sillage mousseux du chalutier – et sa vessie. Personne à l'horizon. En pissant, il lit l'inscription sur la stèle :

*John Betjeman  
1906-1984*

Il n'aime pas ces caractères alambiqués, prétentieux. Ils suent la suffisance, le bon goût, l'autosatisfaction. Il traverse le fairway numéro treize qui scintille sous la pluie. Il faut être un joueur chevronné pour le réussir en deux coups. Bien qu'il soit flatté d'être si vite devenu membre – un traitement de faveur –, il évite le club-house depuis l'arrestation de Ju-Ju.

Leur maison, "Les Courlis" – "Ils sont où, les courlis?" avait demandé Clem –, se trouve entre le terrain de golf et une petite route qui descend vers la baie. Construite en 1928, elle n'a qu'un étage, un crépi blanc semé de galets et un toit d'ardoise. Le jardin est pour moitié un pré où courent les lapins, qu'il tond assis sur son mini-tracteur Hayter 13/40. Jamais il n'a avoué à Daphné que l'engin avait coûté près de deux mille livres, sans compter le carter de la barre de coupe en option. Il adore décrire des cercles à toute vitesse en faisant vrombir le moteur Stratton à deux temps, ne s'arrêtant que pour vider le bac de ramassage. Près des hortensias – les seules fleurs qui se plaisent vraiment au bord de la mer – il a installé un bac à compost protégé par un mur de pierres sèches et par quelques ifs qui tournent le dos au vent. Ils ne plient pas mais ont quand même l'air sur la défensive, soucieux de garder leurs distances. Ce en quoi ils sont très anglais, songe-t-il.

Comme moi, d'ailleurs, au point que ça en devient ridicule.

Le compost lui sert dans la partie la plus abritée du jardin, derrière la maison où se trouvent une pelouse digne de ce nom et quelques fleurs parmi lesquelles trônent – en majesté – d'autres hortensias. Il tente d'enrichir la terre sablonneuse et couverte de thym. Lorsqu'il tond en été, il respire avec volupté le parfum de l'herbe et du thym. La tondeuse a six positions et coupe la pelouse à ras. Il ne s'installe pourtant plus sur le siège d'un bond, avec son enthousiasme d'antan, et néglige la règle d'or de la tonte du gazon : *Peu, mais souvent*. Les lapins se chargent de lui donner un coup de main. Au début, il a tenté de les chasser, mais ils vivent dans une jungle de ronces entre "Les Courlis" et le terrain de golf, si touffue et impénétrable qu'il les considère un peu comme des Vietcongs en embuscade. Il se borne à les éloigner

des fleurs et des arbustes à l'aide de filets qui donnent au jardin l'apparence d'un petit camp de concentration. La tondeuse est au garage pour l'hiver.

Il lui faudrait un nouveau chien. Le dernier, un teckel, est tombé de la falaise dans un hurlement strident.

Il voit la fenêtre éclairée de la cuisine, la silhouette affairée de Daphné. Il s'arrête pour l'observer et sa propre silhouette lui apparaît, fantomatique, attelée à celle de son épouse.

Par quels chemins sommes-nous arrivés là, au bord de la mer ?

Alors que Daphné s'interrompt pour lire la prose de Rick Stein, toute sa personne – son corps alourdi qui se fige peu à peu dans la même posture défensive que les ifs – s'immobilise quelques instants. Même sans voir son visage – elle est de profil –, il sait qu'elle fronce les sourcils en parcourant la recette. Elle qui déteste faire la cuisine a décidé d'apprendre à leur arrivée ici. Elle s'est crue obligée de sceller un pacte avec les créatures marines : crabes, homards, bars, moules, etc. Preuve de sa volonté d'entamer une nouvelle vie en bord de mer, une retraite active. Lui-même n'emploie jamais le mot "retraite". Pour elle, ces efforts culinaires témoignent sans doute d'un rapprochement entre eux. Peut-être croit-elle qu'ils reviennent à l'état de nature : lui en chasseur-cueilleur, elle en gardienne du foyer. Pour lui, "retraite" sonne comme le premier mot de son épitaphe : un retrait du monde en prévision du long sommeil à venir, du retour au règne végétal sous quelques pieds de terre semée de thym. Comme le poète John Betjeman. Comme Betj.

La regardant hacher quelque chose avec énergie, c'est Ju-Ju qu'il voit soudain. Difficile, pour Daphné, d'avoir une fille plus grande et mince qu'elle, et pourtant son bref hochement de tête rappelle douloureusement Ju-Ju.

– C'est l'amour de ta vie, lui a-t-elle dit un jour.

– Les rapports père-fille, rien de plus, a-t-il répondu évasivement.

Or il aimait Ju-Ju, et c'était une passion physique. Lorsqu'il se sentait trop seul, il lui arrivait d'avoir envie de dormir près d'elle comme quand elle était petite, bien qu'il ne se soit jamais permis de l'imaginer faisant l'amour, et encore moins avec lui.

Venir ici, quitter Londres était une erreur. Chaque fois qu'il y retourne, pourtant, il tombe sur quelque chose de répugnant : dans le métro avec Charlie, il a vu un garçon et une fille assis en face d'eux s'embrasser, les lèvres, la langue et les oreilles hérissées de piercings. La fille, sûrement une junkie, semblait âgée d'une douzaine d'années ; elle avait des mitaines aux couleurs de l'arc-en-ciel, la peau pâle et fine comme du papier, les yeux charbonneux. (Il est assez vieux pour se souvenir du ramonage des cheminées, de l'odeur de la suie.) Ces gosses en train de se bécoter avec un sourire hypnotique lui ont rappelé les aimants avec lesquels il jouait à l'école, et qui produisaient un crissement métallique entre deux feuilles de papier, ou attiraient une meule de trombones. Jamais leurs deux langues ne pourraient se décoller. Il avait soupiré, sans doute bruyamment.

– Ce n'est rien, papa, ce n'est rien, avait murmuré Charlie avec son tact habituel. Que voulait-il dire ? Lui-même aura au moins compris une chose sur la famille : on s'idéalise mutuellement. On essaie d'être indulgent, mais on exige trop. Comme si, malgré le chaos, la folie et le laxisme régnant à l'extérieur, une sorte de loi coranique prévalait au sein de la famille. En fait, Charlie voulait dire : Détends-toi, papa, sinon tu vas passer pour un vieux con. Les autres vous demandent de vous montrer sous votre meilleur jour car ils sont du même sang que vous. C'est vrai qu'on attend trop de sa famille : par exemple, il regrettait souvent que Daphné n'ait pas plus d'humour, qu'elle ne soit pas plus grande et souriante, tout simplement parce que c'était ce à quoi lui-même aspirait. Chez Fox & Jewell, il passait pour quelqu'un de courtois et de drôle. Les clients l'aimaient bien.

Daphné l'aperçoit et lui fait signe. Il ouvre la grille, celle qui donne sur la jungle vietcong et le terrain de golf, et il traverse la pelouse. Même après la pluie, elle reste ferme. À Londres, elle était détremmée, collante. Leur maison jouxtait le cimetière d'une église victorienne toujours humide, comme les statues de saints en Irlande sous l'effet du sel et de la pluie. À l'entrée du vestibule où sont entreposés les outils, les manteaux, les bâtons – la laisse du chien y est encore suspendue –, il enlève sa veste. En laine polaire,

à l'effigie du National Trust, feuilles de chêne et gland discrètement brodés sur le devant. Il la secoue et enfle ses pantoufles.

– Tu as gardé ton chapeau.

– Exact. Qu'est-ce que tu nous prépares ?

– Une recette de maquereaux de Rick Stein, avec un coulis de groseilles.

– Alléchant.

– J'ai un peu de mal.

Quatre poissons gisent sur une planche à découper. Ni Daphné ni lui n'aiment les maquereaux, mais elle se sent obligée d'en acheter de temps à autre parce qu'il y en a toujours, qu'ils sont bon marché, et, d'après les livres de cuisine, très nourrissants, très riches en huiles insaturées et en oméga 3. Peut-être s'inquiète-t-elle de l'état des cellules nerveuses de son époux.

– Il faut retirer l'arête centrale, les fariner et les poêler rapidement.

– Tu as besoin d'aide ?

– Volontiers. Page vingt et un, on explique comment lever les filets, mais...

Il jette un coup d'œil à la recette. Sur la photo, le poisson est joliment présenté sur une assiette, cuit à point, décoré d'une simple salade de roquette, d'une flaque luisante de coulis de groseilles et d'un généreux – mais peu raffiné – quartier de citron.

– Je n'ai pas trouvé de groseilles à maquereaux, mais heureusement, on a ce pot de sauce aux canneberges rapporté de Suède.

– Il a au moins six ans.

– Tu crois qu'il est périmé ?

– Tout se périmé.

Il aiguisé les couteaux, tranche la tête des maquereaux, tente de retirer l'arête centrale. La chair est sanguinolente. L'arête enfin enlevée, le reste du poisson ressemble aux compresses souillées des blocs opératoires.

Daphné a ouvert le pot de sauce aux canneberges.

– Elle est un peu cristallisée sur le dessus, mais à l'intérieur ça a l'air d'aller.

– Parfait. Mangeons des maquereaux déchiquetés et des canneberges cristallisées; tant qu'on y est, pourquoi ne pas sortir

ces artichauts italiens confits qu'on garde depuis 1979 pour une grande occasion ? On n'a qu'à en ajouter quelques-uns au bord de l'assiette, à la manière de Rick...

– Charles, je t'en prie.

Il la dévisage. Il se sent la tête pleine à craquer, comme comprimée par les murs.

– Ça t'ennuie que je jette ces maquereaux à la poubelle, Daphné ?

– Tu es fâché ?

– Non, pourquoi ? On ne pourrait pas faire une croix sur les maquereaux ? On n'aime pas vraiment ça, et ils empuantissent la cuisine.

Il fait glisser les poissons dans la poubelle, puis récure la planche à découper.

– Charlie a appelé. Il est à Buffalo.

– Buffalo. Fief des Buffalo Bills.

– Il a dit qu'ils passeraient quelques jours à New York, le temps que Ju-Ju mette ses affaires en ordre.

Il enlève son chapeau, mais prend conscience qu'il sera imprégné d'huile de poisson, laquelle, si bonne pour la santé soit-elle, restera dans les fibres du tweed pour lui rappeler le jour où ils ont renoncé aux maquereaux et où sa fille est sortie de prison.

– Et ta promenade ?

– Très agréable. Il pleuvait un peu, mais je me suis abrité.

Ils sont face à face dans la cuisine, de part et d'autre de la table toute propre, séparés par un pot de sauce aux canneberges cristallisée, mais ils savent qu'il y a bien d'autres choses entre eux, des turbulences difficilement contrôlables.

– Qu'est-ce qu'on va manger ?

– Je peux m'arrêter au *fish & chips* en rentrant.

– Entendu.

– Des frites ?

– Une petite portion.

– D'accord. J'y vais.

– Prends ton temps. C'est moi qui fleuris l'église.

Il remet son chapeau parfumé à l'huile de poisson et sort par le vestibule. Elle l'entend chercher ses clés, nouer ses lacets, soupirer, ouvrir la porte. Le cri des mouettes lui parvient. Comme dans ces émissions de radio qu'elle écoutait, enfant, avec de drôles de bruitages dès qu'une porte s'ouvrait. Pour les sabots des chevaux, lui a-t-on expliqué un jour, on cognait des demi-noix de coco vides sur les sols dallés de la BBC. Voilà l'origine du cataclap.

Les maquereaux risquant, selon Charles, d'empuantir la pièce, elle ferme le sac plastique et va le jeter dans la grande poubelle extérieure. Elle sort par la porte de devant et longe la petite route vers la baie – où un flot de véhicules se cèdent poliment le passage en été – jusqu'au sentier menant à l'église. Seule, elle ne coupe jamais à travers les ronces et le terrain de golf derrière la maison. Charles doit approcher du pub de Chapel Amble. Depuis deux ans, il ne fréquente plus les pubs du voisinage. Il ne supporte pas l'idée que tout le monde soit au courant de la détention de Ju-Ju. Il ne s'en remet pas. Elle-même est allée deux fois à la prison d'Otisville et une fois à celle de Loon Lake ; Charles, jamais. Il refuse d'en parler. Se borne à répéter que c'est au-dessus de ses forces. Ça le ronge de l'intérieur. Il fait des promenades de plus en plus longues. L'envie de sortir peut le prendre à tout moment. Elle lui a suggéré de s'offrir un nouveau chien plus raisonnable, un labrador, par exemple. Il a toujours tout gardé pour lui. En trente-six ans de mariage, elle n'a jamais eu l'impression de le connaître vraiment. Quand Ju-Ju a fêté ses vingt et un ans, elle lui a parlé de la lettre que son père lui avait écrite. Lui-même n'en avait pas dit mot. Elle a supplié Ju-Ju de la lui montrer : une merveilleuse lettre, longue de quinze pages, à l'évidence une déclaration d'amour.

– Les rapports père-fille, rien de plus, a dit Ju-Ju en guise d'explication, et Daphné a compris qu'ils partageaient un code maçonnique. Ce qui n'explique pas l'indifférence relative de Charles envers Sophie.

La route rétrécit juste avant le virage vers St Enodoc. L'air est humide et le ciel sombre. Quelle chose étrange que le mariage !